

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année forment le volume de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

à Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

à Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, pendant un an, par la poste	\$1 0 0
Abonnement à l'Album, Musique, Littérature et Musical, seul	\$1 0 0
Aux deux publications réunies	\$1 10 0

PREMIER DES ANNONCES.

Cinq lignes et au-dessous, première insertion	\$1 50
Deux lignes et au-dessous, première insertion	\$1 00
Deux lignes et au-dessous, deuxième insertion	\$0 75
Au-dessous par lignes	\$0 40
Toute insertion subséquente, le quart du prix.	

FÉRIELETTE DE LA REVUE CANADIENNE.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA ROBE ET L'ÉPÉE,

OU LA JEUNESSE DE DU GUAY-TROUIN.

(Suite.)

IX. — LA MAISON TROUIN.

Quand vous irez à Saint-Malo, n'oubliez pas une des plus grande curiosités de cette ville... Faites-vous conduire rue Corne-de-Cerf, en face de la Poissonnerie ; on vous y montrera quatre maisons de bois sculpté. Vous reconnaîtrez ces belles cages, ouvragées à grand prix, où nos aïeux vivaient à journeaux quatre murs de verre, et qui, éparpillées par l'incendie depuis trois siècles, tombent aujourd'hui sous le marteau des loupes noires. Vous vous arrêterez devant la dernière de ces quatre maisons. C'est la plus importante et la plus curieuse, disons aussi la plus vénérable et la plus illustre, car là naquit et vécut le grand homme dont nous vous racontons la jeunesse ; cette maison, en un mot, est la Maison du Guay-Trouin. Tout le monde, à Saint-Malo, la désigne encore sous ce nom glorieux. Un spéculateur vient de la dénaturer sous prétexte de l'embellir, pour la louer aux bourgeois anglais. Mais nous avons eu le bonheur de la visiter avant qu'elle fût remise à neuf, et lorsque l'imagination pouvait encore y ressusciter notre héros au milieu de sa famille et de ses habitudes. En voici l'exacte description, telle que nous la retrouvons sur notre journal de voyage.

L'édifice a trois étages en saillie l'un sur l'autre, ce qui le fait remonter pour le moins au seizième siècle. La façade est toute en bois sculpté et en petits vitraux, quelques-uns splendidement colorés. Cela devait être autrefois d'une grande richesse et d'une rare élégance. A Saint-Malo, la ville de pierre, il n'y avait pas alors de luxe plus coûteux que le bois. Voilà pourquoi de telles habitations étaient le privilège des familles opulentes. Ce ne fut guère que sous Louis XIV que les riches Malouins écartèrent leurs grandes maisons de granit ; encore les boiseries dorées de ces maisons sont-elles leur première magnificence.

La porte de l'hôtel Trouin est très-étroite ; c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui une porte barbare. On voit au-dessus un écusson, aux armes de la famille, avec deux lions pour supports. Cinq autres écussons, formant cariatides, soutiennent les cinq montants de la façade, joints entre eux par des grilles en fer. Les cariatides du premier étage sont des soldats armés d'épées et coiffés de tricorne. Le premier et le deuxième étage ne forment qu'un grand vitrail encastré de plomb. C'est au troisième qu'on voit encore un reste de verres colorés.

Le rez-de-chaussée contenait les bureaux et les magasins, on s'enregistrait et s'emballait les marchandises que les Trouin échangeaient avec l'Espagne et ses colonies. La porte de ces magasins est surmontée d'ancres et d'autres insignes maritimes.

Une allée obscure, mais boisée soigneusement, conduit à l'escalier, dont la cage étroite est aussi ornée de moulures. Tout le devant du premier étage est occupé par un grand salon enrichi de panneaux, de poutres et de traverses sculptés. A droite, une cachette est pratiquée dans le mur. C'est là qu'on déposait le trésor de famille, l'or, les bijoux et les papiers précieux... Quatre fenêtres à vitraux devaient inonder la pièce de lumière, car, au lieu des maisons qui bordent maintenant l'autre côté de la rue, on avait pour horizon l'ancien rempart de la ville, le port aimé par les vaisseaux, et la perspective de l'Océan. La cheminée est petite, mais on juge de la recherche de ses ornements par des traces de peinture à fresque.

Sur le derrière de l'étage sont des chambres boisées, sculptées, vitrées comme le reste, et donnant sur une petite cour, où surgit un énorme rocher.

Ce rocher, contre lequel la mer brisait autrefois, s'élève jusqu'au troisième étage. On présume qu'il a été taillé à vie pour faire place à l'habitation. Du deuxième et du troisième étages, composés de chambres diverses, on voit l'eau couler sur les flancs noirs de la pierre et des fleurs sauvages montrer la tête à ses anfractuosités. Son sommet portait encore, il n'y a pas longtemps, un pommier superbe. Un souvenir moins riant et plus ancien se dresse au delà du même rocher. Tandis qu'il s'appuyait d'un côté à la maison Trouin, il soutenait de l'autre la maison du fossyeur et l'ossuaire du cimetière de Saint-Malo. La pioche ne peut fouiller en cet endroit sans y rencontrer des ossements.

Tels sont les restes de la maison où M. Trouin de la Barbinai fit la bénédiction de la Gabrielle, le mardi-gras de l'année 1690.

X. — LES CONVIVES.

Ce jour-là tous les vitraux colorés étincelaient de lumière. Les meilleurs vins d'Espagne montaient de la cave profonde aux tables dressées dans la grande salle. Autour de ces tables, sur des sièges couverts des plus riches étoffes d'Orient, se tenaient assis les premiers négociants et les premiers capitaines de Saint-Malo, les Groult, dont les aïeux avaient eu François Ier pour parrain, les Magon, les Danican, les Le Fer, les Bellisle, les Porée, les Chapelleine, les Lamennais, nôtres de l'illustre abbé, enfin tous ces hommes assez riches et assez magnifiques pour faire à Louis XIV un cadeau de trente millions, en attendant qu'ils donnaient une flotte à Du Guay-Trouin pour aller prendre Rio-Janeiro. Ces rois de la mer étaient d'ailleurs reconnaissables à l'opulence de leurs costumes. Ce n'étaient que pourpoints de soie, brochés d'or et d'argent, manteaux de velours doublés d'hermines, épaes enrichies de perles et de diamants... Quant aux femmes, leurs doubles robes de brocart, leurs coiffures, leurs dentelles et leurs bijoux, sans compter leurs charmes naturels, n'eussent point déparé la cour de Versailles ou les petits appartements de Marly. Il y avait bien quelque incohérence dans toutes ces toilettes inaccoutumées. Un certain parfum de tabac et de goudron d'échappait des jachots et des perruques de nos corsaires... Leurs bras rudes et nerveux maniaient les verres d'une façon qui trahissait l'habitude des pistolets d'abordage. Et parmi les plus blanches mains de ces dames, quelques-unes semblaient capables de soulever un roi, comme Mlle. Leclerc (1). Mais cela ne faisait qu'ajouter encore au caractère original du banquet.

M. Trouin se distinguait au milieu de ses convives par la mâle simplicité de ses manières et de son extérieur. C'était un beau vieillard, encore plein de force et de vivacité, terrible par ses épaisses moustaches noires, à la mode du dernier règne, et vénérable par la chevelure argentée qui tombait comme une cascade de neige sur ses épaules. Fidèle aux habits et aux coutumes de sa jeunesse, on l'eût pris pour un cavalier de la Fronde, à voir ses larges culottes, son pourpoint flottant et sa culotte taillée en pointes. La gaine de sa vieille épée était le seul bijou qui tranchait sur le drap brun de ses vêtements. Sa figure ouverte et colorée, ses yeux injectés de sang annonçaient à la fois la violence et la bonté. Une certaine grimace et un juron significatif lui échappaient de temps en temps contre la goutte, qui le tourmentait depuis plusieurs années sans pouvoir dompter son courage. Il commandait à tous avec la même autorité qu'à lui-même, et sa femme seule triomphait de sa dureté par une douceur inaltérable, comme les pentes insensibles, qui arrêtent l'Océan bien mieux qu'un obstacle à pic.

Cette tendre aménité respirait sur le visage encore beau de Mme Trouin, dans ses traits calmes et souriants, dans son embouppant d'une blancheur serène, et jusque dans l'arrangement de sa riche toilette, où les couleurs les plus pâles se fondaient harmonieusement.

M. Trouin avait à sa droite Mme la comtesse Gabrielle de La Bourdonnais, la reine de la fête. On la reconnaissait d'ailleurs au respect de tous et à son éclatante beauté. Imaginez la tête de Vénus avec la taille de Diane, des joues de rose et des épaules de marbre, des yeux d'un bleu mourant, avec des cheveux d'un noir de jais, un mélange prodigieux de grâce et de vigueur, de naïveté et de résolution. Tel était effectivement le caractère de Mme de La Bourdonnais. Veuve sans avoir été mariée, comme nous l'avons dit, elle profita de toutes les libertés de sa position, au grand désespoir de sa double famille. Elle se souvenait en souriant, avec une aisance au-dessus de son âge, le joug de la naissance, celui de la fortune et celui des préjugés. Elle avait refusé la main d'un prince, réservant ses millions et sa personne à l'homme qui lui plairait. En un mot, c'était une de ces femmes qu'on appelait déjà des lionnes ; car nous avons emprunté le mot au dix-septième siècle, M. de Chateaubriand, cet illustre Malouin, nous l'apprend dans la *Vie de Rancé*. La comtesse portait, avec un audace et un bonheur qui n'étaient qu'à elle, une espèce de robe de cheval en lamprois pourpre et or, avec un chapeau noir à plume blanche, sans autres ornements que deux pierres du Brésil qui valaient trente mille livres chacune.

Quelque honorable que fissent M. Trouin et ses amis, jamais négociants-corsaires n'avaient eu si grande dame à leur table. Mais la gloire qu'ils en tiraient n'était rien près de la joie de la comtesse. Elle n'avait exprimé qu'un regret dès la veille, et elle l'avait fait vivement à plusieurs reprises, c'était de ne pas voir M. René Du Guay à cette fête de famille.

Monsieur Trouin, s'était-elle écriée, vous oubliez que votre fils m'a sauvé la vie au péril de sa sienne, cela n'est pas bien ! je m'en sou-

viens, moi ! et j'espérais lui en témoigner ici ma reconnaissance... Il devait partager avec moi les honneurs de cette journée !...

Elle avait même, de sa voix la plus doucement impérieuse, conjuré le vieux corsaire d'envoyer un exprès chercher René à Caen pour le bal... Mais M. Trouin, après une hésitation galante, avait osé refuser...

— René travaille, madame, avait dit ce père inexorable... Il travaille même admirablement depuis deux mois... Il m'écrit qu'il a repris tous ses auteurs latins... et que les Pandectes lui inspirent un intérêt singulier... J'ai attendu trois ans cette bonne résolution... Gardons-nous de la renverser par un moment de faiblesse !... Qui sait si la vue de la Gabrielle et de vos beaux yeux, madame, ne lui tournerait pas encore la tête pour trois ans !

Le compliment avait flatté la comtesse... mais le refus l'avait piquée au vif... S'adressant alors à Luc Trouin :

— Si vous tenez à mon estime, lui avait-elle dit, et si vous aimez votre frère, il sera ici demain soir ! Ma voiture, mes chevaux et mes gens sont à votre disposition pour l'aller chercher !...

Luc avait rougi, pâli, tremblé, puis jeté à l'oreille de la noble dame un mot qui l'avait apaisé comme par miracle... Elle n'avait plus dès lors parlé de M. René, et elle avait présidé à toutes les cérémonies avec enchantement, — chuchotant parfois à l'oreille avec Luc, riant de plus grand cœur de la confiance de M. Trouin, et se retournant vers un groupe de masques qui suivaient gaiement la fête...

Le chef de ce groupe, on le devine, n'était autre que Du Gay en personne ; caché sous un brillant costume de gondolier vénitien, il avait assisté à la bénédiction de la goélette par l'évêque et le clergé de Saint-Malo. Il avait entendu et tiré plus d'une fois les coups de canon et de fusil ; il avait accompagné la promenade triomphale de la Gabrielle dans la rade de Dinard ; enfin il avait remporté le prix de force et d'adresse dans la course de bateaux qui avait terminé la journée...

Ce prix était une magnifique chaîne d'or, offerte par la noble marraine du navire... René avait osé l'aller recevoir de la main de la comtesse, au risque d'être reconnu de son père... qui accourait embrasser le vainqueur... Mais tandis que la goutte retardait les pas du vieux corsaire, le jeune gondolier, baisant la main qui le couronnait, avait gagné d'un bond son canot... M. Trouin était arrivé pour applaudir à ce nouveau tour de force... sans savoir qui l'avait exécuté ; ni pourquoi tout le monde riait autour de lui...

XI. — LE FORBAN.

L'audace de René ne s'était arrêtée qu'au seuil de la maison paternelle... et Luc attendait la fin du banquet pour le voir repartir au bal masque... Il avait d'autant plus besoin de ses conseils, qu'il s'était guidé pour l'arrangement de toute la fête... Tandis que Luc seul était visible sur la scène, Du Guay, tour à tour dans la coulisse et parmi le public, dirigeait le spectacle d'un œil et le contemplant de l'autre, se doublant à chaque instant, pour créer et pour jouer de ses créations ; c'était lui qui avait ordonné les sérénades, commandé le souper, préparé le feu d'artifice, organisé le bal, etc., — le tout avec une prodigieuse qui dépassait d'un tiers la somme fixée par M. Trouin, mais avec un éclat qui élévitait tout le monde, et attirait à Luc des félicitations dont il rougissait.

Le banquet achevé, tout le monde se mit aux fenêtres, et assista au feu d'artifice... Ses gerbes flamboyantes, partant du rempart, éclairaient la Gabrielle, mouillée dans le port au milieu des vaisseaux pavillés... Encore une invention de René... qui mit le comble à la gloire de son frère... Cependant Luc s'inquiétait de ne point le voir aux lieux des pétards et des fusées... Il tremblait qu'un orbanier barbare ne l'eût surpris... et fait sombrer au port... Il se souvenait que le tailleur-crotonnier, le plus terrible de tous, était étranger au compromis de la veille...

Déjà l'appareil de la danse avait remplacé celui du festin... Les invités du bal affluaient dans leurs travestissements de toutes époques et de tous pays, les uns le front découvert, les autres soigneusement masqués (on sait qu'en ce temps-là les bals masqués s'obtenaient véritablement). Bref, les plus beaux cavaliers et les plus jolies femmes de Saint-Malo se groupaient en s'intriguant dans la vaste salle. Et, semblable à un corps qui soupirerait après son âme, Luc attendait en vain le signal de l'arrivée de son frère ! A ce signal, qui serait l'explosion d'un pétard dans la rue, il devait disparaître, en cédant à Du Guay son rôle et son nom... pour revenir ensuite incognito sous sa grande robe de président à mortier. Il faut dire que plus le moment décisif approchait, plus Luc se faisait un crime et un épouvantail de cette audace supercherie. Mais ses frayeurs et ses remords se perdaient dans son anxiété fraternelle...

Enfin le signal tant désiré retentit... et Luc se précipita au devant de René...

— Eh bien ! qui t'a donc retenu si longtemps ! lui demanda-t-il, en l'entraînant dans sa chambre.

— Rien, répondit Du Guay, qui ôta son masque... de la main gauche... Une rencontre sous le vieux rempart... un ancien compte à régler... Comment un trouves-tu dans ton costume de forban ?

Ce costume se composait d'énormes culottes écarlates, de bas d'un rouge plus foncé, d'un manteau noir brodé en blanc d'ancres et de canons, d'un large chapeau gris, dont la plume ondoyante semblait une flamme, d'une ceinture de cuir chargée d'une hache et de trois pistolets, et d'un sabre long de quatre pieds sur trois pouces de large.

— Admirable ! Mais qu'est-ce que cela ? s'écria Luc, pâle d'effroi...

Il venait d'apercevoir du sang au poignet de son frère...

— Ceia ? dit René en riant, c'est l'ornement de l'habit, le bracelet du corsaire...

— Mais tu es blessé, malheureux !

— Eh bien, oui ! reprit notre héros, rajustant son appareil à la hâte, je viens de me battre... J'ai reçu cette égratignure, et j'ai crevé un œil à mon adversaire... un Amadis de Dinan qui se trouvait trop beau garçon. Je te conterai demain cette histoire. Mais vite ta robe de président, et soyons tout entiers à nos rôles ! Je m'appelle jusqu'à minuit Luc Trouin de la Barbinai... et tu es un inconnu, un curieux... n'importe qui, excepté toi-même !

— Tu tiens toujours à cette comédie ?

— Plus que jamais, cher frère ! je viens de réuser dans la tragédie ; je monterai maintenant dans les deux genres.

René embrassa tendrement Luc, qui ne put obtenir d'autre explication...

S'il avait su, l'excellent cœur, que René venait de croiser l'épée à sa place, contre le chevalier de la Brillantais !...

Lorsque le forban fit son entrée dans la salle, tout le monde crut que c'était Luc, et particulièrement M. Trouin. Nous avons déjà dit, en effet, que les deux frères avaient la même taille et le même son de voix. Or, sauf un petit nombre de complications indispensables, nul ne soupçonnait la présence de René au bal.

Après avoir fait quelques tours pour se montrer et voir les autres, le beau masqué alla saluer et admirer Mme de la Bourdonnais, qui trônait sous le costume éblouissant de la reine Anne, au milieu d'un groupe figurant la cour de Louis XII. Elle prit aussi d'abord René pour Luc, et il l'intriguait singulièrement en cette qualité ; elle ne pouvait comprendre une telle métamorphose de l'homme le plus timide et le plus réservé, en l'homme le plus galant et le plus téméraire... Toutes les dames, à qui Du Guay fit successivement la cour, eurent la même surprise ; si bien qu'au moment où il aborda M. Trouin, celui-ci apprenant que son fils aimé n'était plus reconnaissable... Rien, on le sait, n'eût flatté le vieux corsaire, comme cette transformation...

Qu'on n'oublie pas, pour suivre cette scène avec intérêt, tous les miracles dont notre héros entreprenait l'accomplissement ; le paiement de ses propres dettes, l'enlèvement du brevet de Luc, le consentement paternel à son mariage, etc., etc. Qu'on n'oublie pas, surtout, quel péril il courait, en affrontant le plus terrible père de cette époque des pères terribles !... Une inflexion de voix, un geste, un mouvement de son masque, une déviation dans son rôle pouvaient le trahir et le perdre à chaque instant. Aussi, quelque intrépide, quelque imprudent qu'il fût, il sentit un frisson lui parcourir tous les membres, lorsqu'il prit en plein bal le bras de cet homme qui le croyait à l'Université !

— Hélas ! deux personnages frissonnaient bien plus encore, en le suivant des yeux à travers la foule : c'étaient sa bonne mère, confidente et complice forcée de cette nouvelle incartade, et son pauvre frère qui venait d'entrer, pâle et couvert d'une sueur froide, sous son masque et sa robe de président à mortier...

— Eh bien, Luc, dit M. Trouin à René, on prétend qu'une révolution s'est opérée dans ta personne ?

— Parbleu oui, mon père ! répondit le forban, posant son chapeau sur l'oreille et la main à la poignée de son sabre ; sur mon âme, cette fête m'a remué jusqu'à fond de cale ! je sens que je viro de bord de la poupe à la proue, et que le diable me déralingue, si je me reconnais moi-même !

A ce langage si étrange dans la bouche de Luc, M. Trouin s'arrêta stupéfait et considéra son fils des pieds à la tête... René craignit d'avoir un peu trop chargé son début... mais son père le rassura par un joyeux serrement de main :

— Bombes et mitraille !... (c'était son juron privilégié), voilà des paroles qui valent mieux que toutes les billes grecques et latines dont tu m'es criblé jusqu'ici les oreilles... Le grec et le latin ! ventrebleu ! qu'il n'en soit plus question !... tout ce que j'en ai appris ne vaut pas une bouffée de tabac ! Quand je pense au temps que j'ai perdu dans cette galère, je donnerais Virgile et Cicéron à manger aux requins, et je ferais un feu de joie de l'Université !

C'était là parler d'inspiration ! aussi Du Guay fut admiré de l'éloquence.

— Attendez, dit M. Trouin en riant, attendons pour brûler les écoles, que ton frère ait achevé ses études...

— Pauvre René ! soupira notre héros, avec une conviction touchante, que je le plains sincèrement dans son passé... et dans son avenir !... (il n'osa pas dire dans son présent), condamné à la robe et au bonnet, aux lois et aux ordonnances... à perpétuité !... quel destin ! Voyons, bon père, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de l'arracher de ce bas-fonds, de l'embarquer avec nous sur la Gabrielle, et d'en faire un loup de mer... comme vous et moi !

— Jamais ! reprit M. Trouin, de ce ton qui ne souffrait pas de réplique... René remplacera notre cousin le juge de Rennes, ou notre neveu le consul de Malgues, à moins qu'il n'aime mieux hériter de notre beau-frère, le chanoine de Dol...

Du Guay frémit à ce mot de chanoine, comme s'il eût senti le fer sacré dans ses cheveux...

— D'ailleurs, ajouta le vieux corsaire, je n'ai plus d'inquiétude sur sa vocation... sa dernière lettre m'annonce qu'il travaille nuit et jour, et qu'il navigue à pleines voiles dans le Code Justinien...

René se mordit la lèvre et changea brusquement le gouvernail.

— N'en parlons plus, mon père, j'aime trop Du Guay pour m'opposer à son bonheur... et au vôtre... ; qu'il se convertisse à la robe aussi cordialement que je reviens à l'épée !

— C'est donc bien vrai ! reprit M. Trouin, dans l'enchantement, tu ne t'échappas plus au moment de l'embarquer ?

— Je serai le premier à bord !

— Tu n'auras plus le mal de mer ?

— Je m'en guérirai en trinquant avec vous !

— Tu fumeras ?

— Comme la cheminée de la cambuse... Voilà mon tuyau !

René tira de ses hauts-de-chausses une énorme pipe en écume de mer.

— Elle est encore toute chaude ! s'écria le vétérân.

— Je crois bien ! je viens d'y fumer quatre onces de havano...

— Très-bien ! si tu la culottes, je te la fais monter en or ! Et quand tu entendras je braybas de combat... tu n'auras plus la cognée !

— Je suivrai votre exemple, j'avalerais trois grains de poudre dans un verre de tafia, je prendrai un pistolet d'une main, mon sabre de l'autre, et meilleur à l'ennemi qui se trouvera devant moi !

Joignant l'action à la parole, René entraînait son père en armant un de ses pistolets, vint par la fenêtre une lanterne de port, et la fit voler en mille éclats...

— Bombes et mitraille ! mais c'est admirablement tiré ! dit M. Trouin au comble de la joie... Ah ! mon cher Luc, continua-t-il en reprenant le bras de René, tu vois comme je te voulais !... Je reconnais enfin mon sang !

Et à travers la foule, électrisé comme lui par cette scène, le digne homme allait et venait de groupe en groupe, montrant son fils avec orgueil et confiant son bonheur à tous.

— Tu ne sois pas, mon ami ? dit-il ensuite à l'oreille de René, eh bien, je présentais depuis ce matin ce qui arrive !

— Vraiment ?

— J'y vois clair sans lunettes, Dieu merci !... tu avais si bien organisé cette fête ! Tu la faisais marcher si superbement ! Et tout cela, sans avoir l'air d'y songer, en paraissant, au contraire, occupé d'autre chose !

— C'était la révolution qui s'achovait en moi... Le vieil homme succombait sous le nouveau... Le démon de la mer et des combats s'emparait de sa proie !...

— Mais conte-moi donc, reprit M. Trouin, qui t'a ainsi métamorphosé ?

— C'est une femme, mon père...

En abordant ce côté pénible de son rôle, Du Guay laissa échapper un soupir...

— Une femme ! toi qui n'osais parler à aucune !

— Encore une transformation !

— Dis-moi le nom de cette femme, que je la bénisse !

— Vous la bénirez ! il serait possible ?

— Mais je lui dois le plus beau jour de ma vie !

— Et pourtant vous l'avez souvent maudite !

— Je lui en demanderai pardon ! Son nom, tu dis-jé ?

— Je n'ose le prononcer devant tout ce monde...

PITRE-CHEVALIER.

(A continuer.)



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 20 NOVEMBRE, 1846.

NOUVELLES D'EUROPE.



Arrivée du Great Western et de l'Acadia.

Hier soir entre six et sept heures, les malles d'Angleterre, apportées par le Great Western jusqu'au 31 octobre et par l'Acadia jusqu'au 4 novembre, sont arrivées en cette ville. Nous avons reçu ce matin nos journaux anglais jusqu'au 4 novembre et nos journaux français jusqu'au 1er novembre; c'est aujourd'hui le 20! Comme on voit, l'Acadia a eu un passage de moins de 12 jours entre Liverpool et Boston. C'est un des passages les plus rapides.

Les nouvelles ne sont pas sans importance. Le marché aux grains et de la fleur a subi une baisse.

La rumeur de la prochaine réunion des chambres en Angleterre a été contredite avant le départ du steamer, par la nouvelle officielle que le parlement est prorogé au 12 février.

Les mariages Espagnols occupent encore la presse anglaise et française, qui trouve un nouveau sujet de discussion dans les troubles récents du Portugal. Nous renvoyons nos lecteurs aux extraits.

Lord Elgin, notre nouveau Gouverneur est arrivé à Londres le 31 octobre, de sa résidence en Ecosse. Au départ du steamer le jour de son départ pour le Canada n'était pas encore fixé.

Sir Allan McNab était passager à bord du Great-Western.

La misère en Irlande est parvenue à un point véritablement alarmant. On pourra voir dans une autre colonne quelques détails sur ce sujet.

Smith O'Brien, chef de la Jeune Irlande, organise une autre association de Rappel.

Le Great-Britain est encore sur son lit de sable, dans la Baie de Dundrum. Le plan qu'on se propose d'exécuter pour l'en tirer consiste en une explosion sous marine de plusieurs Bombes rangées en demi cercle près de la partie du vaisseau engagée dans le sable. On espère que l'explosion fera partir tout le sable qui le retient; en même temps des bateaux le toueront pour le faire sortir de cette place dangereuse.

ANGLETERRE.— Dans les cercles les mieux informés, on prétend que le parlement sera réuni le mois prochain. Lord John Russell et le chancelier, dit-on, sont décidés à le réunir ou à donner leur démission, si les autres membres du cabinet ne se rangent pas à leur manière de voir. La question sera définitivement résolue mercredi prochain, sinon plus tôt. D'après le Standard, on dit aussi qu'un prochain conseil, on proposera d'ouvrir les ports et de suspendre le droit actuel de quatre shellings sur les blés.

On dit qu'Abel-el-Kader, qui paraît être toujours du côté de Tazza (Maroc), a organisé un corps assez considérable de troupes, et reçu tout récemment de Gibraltar de grands approvisionnements d'armes et de munitions.

On croit, au Havre, qu'une expédition ne tardera pas à être dirigée sur Madagascar.

Le bruit court hier à la Bourse, mêlé à certaines nouvelles atténuantes de Lisbonne, que Dona Maria s'était embarquée sur un vaisseau anglais.

On annonce de Saint-Petersbourg que le cabinet russe a répondu à la communication que le gouvernement britannique lui a faite au sujet du mariage Montpensier, d'une manière tout à fait conforme aux réponses de l'Autriche et de la Prusse.

M. le maréchal Bugeaud était attendu jeudi à Marseille. Le vapeur le Camelion était prêt à sa disposition pour le transporter en Afrique.

Ces jours derniers, la reine Victoria et le prince Albert étaient en visite à Hatfield-House, résidence du marquis de Salisbury. Les salons de S. M., dans cette résidence princière, se composent de sept salons, à l'aille orientale du palais; ils sont meublés magnifiquement, en bois, satin et or. De tous côtés, on voit, parmi les ornements, figurer les armes royales et les insignes de l'ordre de la Jarretière.

Le marquis de Salisbury s'est porté à la rencontre de la reine jusqu'à St. Alban. Au dernier relais, on a attelé à la voiture quatre magnifiques chevaux d'un noir d'ébène, appartenant au noble marquis. Les piqueurs du marquis ont remplacé sur les chevaux les postillons de la reine. Un détachement de la yeomanry de South-Hertx (dont le marquis est commandant) était sous les armes.

Il y a eu un magnifique banquet dans la salle de marbre.

— L'amirauté anglaise déploie une grande activité. Dans quelle pensée et pour quelle fin? C'est le sujet des préoccupations des journaux de Londres.

« On parle de la France, de l'Espagne, du Portugal et des Etats-Unis; mais on ne s'arrête à rien. Le seul fait avéré, c'est que d'imposants préparatifs se poursuivent dans les ports de la Grande-Bretagne. A-t-on recouru, chez nous, à la nécessité de se tenir en mesure pour les éventualités qui peuvent surgir tout à coup? On paraît s'en préoccuper et ce serait la plus que le départ des troupes et des bâtiments destinés à l'Océanie, l'objet des conférences que M. le vice-amiral Dupetit-Thomas, mandé à Paris, a eues avec les ministres de la marine et des affaires étrangères.

— Le voyage de M. le duc de Montpensier et de sa jeune épouse, pour revenir à Paris se fera, dit-on, à petites journées, et ils doivent s'arrêter dans les principales villes d'Espagne et de France, où des fêtes brillantes leur seront données. Le séjour des jeunes époux à Madrid sera d'une quinzaine de jours, et ils arriveront à Paris du 8 au 10 novembre prochain.

INONDATION EN FRANCE. Un horrible désastre, succédant au feu des incendies et précédant peut-être celui d'une disette, porte dans ce moment la ruine et la désolation dans nos départements.

Jamais calamité plus grande ne frappa nos concitoyens et ne plongea tant de famille dans la misère, le deuil et le désespoir. Des milliers de maisons écroulées, de vastes contrées envahies par les flots et condamnées à une inévitable et longue stérilité, d'innombrables récoltes perdues, d'innombrables troupeaux détruits, des populations entières, humbles hères, et réduites aujourd'hui à la plus affreuse détresse; la Loire, le Leir, le Rhône, la Maine, la Nièvre, l'Adour, le Var et leurs affluents, charriant, pêle-mêle, maisons, meubles, arbres, bestiaux et cadavres humains; partout des décombres, des ruines, et pour comble d'infortune, la maladie s'abattant déjà sur les malheureux aux quels l'inondation a laissé le fléau d'une vie de douleurs et de regrets; tel est le spectacle que présente aujourd'hui un tiers du territoire.

PORTUGAL.— La nouvelle du soulèvement d'Oporto s'est confirmée. Le duc de Terceira a été arrêté et enfermé dans la tour du Fort. La junte d'Oporto a proclamé don Pedro V, et déclaré la reine exclue du trône. Le marquis de Loulé, mari de l'infante Anna, s'est mis à la tête de la junte de Coimbra. Le comte Das Antas préside celle d'Oporto. On a organisé à Coimbra quatre bataillons qui doivent se réunir aux forces de la province d'Aveiro pour marcher sur la capitale. Les bâtiments à vapeur, tant de l'état que des particuliers, se sont mis à la disposition de la junte d'Oporto.

— Les dernières nouvelles venues de Portugal sont à la date du 17. La fermentation était telle à Lisbonne, que le roi Ferdinand, qui avait rassemblé des troupes pour s'en aller en guerre, était forcé de réserver toutes ses forces contre un soulèvement imminent. Les bataillons patriotes de Coimbra s'avancèrent vers la capitale; on avait été obligé d'envoyer un bataillon à Cintra pour empêcher une insurrection qui menaçait le palais de la reine. Mais le mouvement populaire grossissait aux portes mêmes de Lisbonne; les insurgés s'étaient fortifiés à Malva et de là de là toutes les forces du gouvernement. On attendait dans la nuit du 18 au 19 l'éruption insurrectionnelle de la capitale, et déjà dans la journée du 17 il avait été question d'un changement de ministère; un affidé avait été envoyé au comte Das Antas pour offrir une transaction. En supposant, ce qui est fort douteux, que celui-ci pût l'accepter, il ne réussirait pas probablement à sauver la couronne de dona Maria.

— Les correspondants de Madrid des journaux anglais, accusent le cabinet espagnol d'être l'instigateur du coup d'Etat de Lisbonne. D'après ces bruits, 6 millions de réaux (1,500,000 fr.) ont été envoyés de Madrid à Lisbonne pour soulever les troupes, et aujourd'hui il serait sérieusement question d'intervenir; on désigne même le corps du général Pavin, fort de 10,000 hommes; Narvaez commanderait l'expédition. Gonzales Bravo serait parti pour Lisbonne avec de pleins pouvoirs. Mais, avant tout, pour mobiliser le corps d'armée, il faudrait 20 millions de réaux (5 millions de francs); et on ne les a pas. L'on ne sait à qui les emprunter.

— La société des économistes de Madrid a offert, le 14, un magnifique banquet à M. Cobden. On y a prononcé plusieurs discours en faveur de la liberté du commerce; M. Cobden s'y est fait beaucoup applaudir; mais on a applaudi plutôt sa façon de dire que ses paroles, car il n'a parlé qu'en anglais, et de toute la réunion, presque personne ne comprenait cette langue.

— L'état de la Gallicie inspire des alarmes sérieuses au gouvernement autrichien. L'esprit de révolte se propage parmi les paysans. Le journal allemand de Francfort annonce, d'après une correspondance de Leuberg du 18 octobre, que des pelotons de cavalerie commandés par des sous-lieutenants et accompagnés d'ecclésiastiques parcouraient les grandes routes. Ces détachements armés ont l'ordre de fusiller à l'instant même tous les individus qui résisteraient à leurs ordres, et les prêtres sont chargés d'administrer les sacrements à ceux qui doivent mourir. Cette justice à l'espagnole n'est pas faite pour inspirer aux paysans galliciens, désabusés sur la sincérité de leurs protecteurs, une vive reconnaissance envers le gouvernement paternel de l'Autriche. Celui-ci met comme toujours sur le compte des émissaires l'agitation qui continue à se manifester dans la classe agricole. Edouard Dembowski, ancien secrétaire du dernier gouvernement révolutionnaire à Cracovie, est toujours censé diriger la résistance des paysans. De nombreuses patrouilles s'écourent près des frontières de la Hongrie pour surveiller, dit-on, les mouvements des réfugiés qui se cachent dans les monts Carpathes, mais en réalité pour interrompre toute communication avec les patriotes hongrois.

MISERE DE L'IRLANDE.

La situation de l'Irlande devient de plus en plus menaçante pour le gouvernement de la Grande-Bretagne. Les désordres qui se succèdent au milieu des populations affamées, témoignent de l'intensité du mal. A Youghal, qui avait déjà été le théâtre des troubles de la nature la plus grave, le peuple s'est porté, le 25 octobre, à des violences telles que l'intervention des magistrats, de la majorité du clergé catholique a pu à peine prévenir les plus grands excès. Pendant vingt-quatre heures, la ville a été livrée à une anxiété horrible; on craignait une attaque de vive force qui aurait abouti à un pillage général; à trois heures de l'après-midi, la troupe était sous les armes, les boutiques étaient fermées. Heureusement, dit un témoin oculaire, l'ennemi ne s'est pas présenté jusqu'aux portes, et l'attroupement s'est dispersé après avoir reçu l'assurance de secours prompts et immédiats. Des souscriptions ouvertes à l'improviste ont produit 2,500 liv. (63,000 fr. environ), qui ont été sur-le-champ employés en achat de maïs destiné aux pauvres gens.

A Crookhaven, la misère est arrivée à sa dernière limite. Le 25 octobre également, une masse énorme d'individus, en proie à la plus horrible détresse, s'est précipitée, comme une avalanche, dans le village de Goien; ils déclaraient que leur misère était intolérable, qu'elle dépassait tout ce qu'on peut attendre de la patience humaine.

« Nous pouvons à peine, s'écrièrent les malheureux, faire un seul repas en vingt-quatre heures. Nous sommes près de succomber à la faim, nous aimerions mieux mourir de besoin que de toucher à ce qui appartient à autrui, s'il ne s'agissait que de nous-mêmes; mais nous ne pouvons supporter les cris de nos enfants qui nous demandent du pain que nous n'avons pas à leur donner. Il y a trop longtemps qu'on nous nourrit exclusivement d'espérance, l'ouvrage qu'on nous promet viendra trop tard. Il ne nous restera plus assez de force pour travailler! »

Les prêtres catholiques qui étaient présents leur ont, comme à Youghal, adressé quelques mots d'exhortation, leur assurant que les gentlemen des comités de secours ne négligeraient aucune démarche pour faire connaître leur misère à qui de droit, et pour provoquer l'ouverture des rentes votées par le parlement, afin de donner de l'ouvrage au peuple. Ces assurances ont été reçues par l'attroupement d'un air moitié reconnaissant, moitié irrité.

A Waterford, une première collision a eu lieu, le 29 septembre, entre le peuple et la troupe. Les soldats ont été sur le peuple; ils ont tué plusieurs personnes, dont deux sont mortes le lendemain matin des suites de leurs blessures. A Dungarvon, à Sizo, des scènes non moins alléchantes ont eu lieu dans les premiers jours d'octobre. A Sizo, le pain destiné à la maison des pauvres a été enlevé par les destinataires et dévoré sur place. Les boulangers ont été attaqués. Un journal anglais publie les faits suivants, pour montrer la détresse à laquelle est en proie Cork, l'une des villes les plus peuplées et les plus riches de l'Irlande. Qu'on juge de ce que doivent être les souffrances de la population des campagnes: « On peut se faire une idée de la misère qui règne dans cette ville par le nombre de personnes qui accourent chaque matin à la maison des pauvres (work-house), pour y réclamer le secours extérieur (outdoor relief) qui se distribue sous forme de déjeuner. D'après le rapport du directeur, 217 personnes ont déjeuné aux frais du public le mardi 27 septembre; 301 mercredi; 279, jeudi; 742, vendredi; 1,000, samedi; et enfin 1,419, le dimanche.

Un journal de Cork adjure le gouvernement de ne pas perdre un temps précieux, de laisser de côté les principes de l'économie politique, et de se hâter d'intervenir pour régler les prix des denrées. « Dans l'espace de trois semaines, dit cette feuille, le prix du tonneau de maïs s'est élevé de dix à quinze livres sterling; une foudre de malheureux vendent à vil prix meubles, vêtements et couvertures, pour acheter des denrées à 5 0/10 au dessus de leur valeur réelle. Que le gouvernement intervienne donc pour régler le prix des articles nécessaires à la vie, s'il veut prévenir de sérieuses calamités. »

Comment conjurer des calamités semblables? Le ministère anglais opposera-t-il seulement la force à la force? A cet égard le Times déclare avec beaucoup de sens que toutes les troupes de l'Angleterre ne suffiraient pas à comprimer l'Irlande réduite au désespoir, et il ajoute: « D'ailleurs, la farine de blé et d'avoine est plus facile à digérer que le plomb des balles et le fer des boulets. » Le gouvernement semble vouloir employer les ressources de la force et celles de l'humanité; mais les mesures qu'il a prises, dans l'intérêt de l'humanité, ne sont ni assez promptes, ni assez abondantes.

SUISSE ET PORTUGAL.

Des révolutions viennent d'éclater en même temps en Suisse et en Portugal, à l'est et à l'ouest de la France. Quelle a été la conduite de notre cabinet dans ces deux affaires? Quelle influence peuvent-elles avoir sur nous, sur notre avenir? Telles sont les questions qui préoccupent maintenant l'attention publique.

Il y a deux mois à peine le Portugal, fatigué du despotisme brutal de Costa-Cabral, avait renversé le ministère, tout en respectant le nom et l'autorité de la reine; la reine avait cédé en apparence; elle avait en apparence écouté les plaintes de ses peuples, et éluisi un nouveau cabinet dont le but secret était de gagner du temps et de lui rendre un jour, par des voies détournées, le pouvoir qu'elle avait perdu. Mais dona Maria s'est impatiente de ces lenteurs; elle a reçu des conseils et a pris foi dans sa force; en conséquence, elle a suscité une conspiration militaire, et dans une même nuit, elle a nommé d'autres ministres, aboli la constitution tout en proclamant de la respecter, et la garde nationale tout en déclarant qu'elle veillerait elle-même à

la conservation des libertés publiques. Au moment où nous écrivons, le Portugal est en feu; une junte insurrectionnelle a proclamé la déchéance de dona Maria, et il ne serait pas possible que les prochains courriers nous apprirent qu'elle a de fait perdu sa couronne.

Or, veut-on savoir de qui sont venus les conseils constitutionnels, les conseils prudents qui l'ont décidée? Ils lui sont venus de Paris; ils lui ont été donnés par le cabinet des Tuileries. Il y a peu de temps, le ministre Saldanha, principal auteur de cette contre-révolution qui peut coûter si cher à la fille de don Pedro, a traversé Paris, il a été vu, il a été sollicité, pressé de détruire dans son pays la révolution et les révolutionnaires. On le nie aujourd'hui, on le nie en vain. On aagi de même pour l'Espagne; il n'est pas un ministère espagnol, appelé en France depuis dix ans par ses fonctions ou ses affaires, qui n'ait été vu, pressé, sollicité de détruire aussi en Espagne la révolution et les révolutionnaires. Ce sont les termes consacrés.— Nous pourrions citer les noms; rapporter des faits; nous n'en avons pas besoin. Ne sait-on pas ce qu'ont fait à Madrid les Narvaez et les Gonzalez Bravo, et par quelle main ils ont été soutenus et dirigés. Ce qu'on a fait en Espagne, on devait le faire et on l'a fait en Portugal.

Voilà pour ce qui concerne la conduite de nos ministres dans cette affaire; les suites peuvent en être graves.

La question portugaise n'intéresse pas seulement la France, elle intéresse surtout l'Espagne et l'Angleterre. Si l'insurrection de Porto triomphe, si la déchéance de dona Maria devient un fait, le Portugal se trouvera par-la même en hostilité avec l'Espagne, car il aura des institutions que le gouvernement d'Isabelle refuse à la péninsule. Le Portugal protégera donc, ostensiblement ou en secret, la cause des mécontents espagnols; il leur fournira des armes, de l'argent et un lieu sûr pour se constituer en armée. Or, pour qui connaît l'Espagne, il est hors de doute que, s'il se présentait une armée qui attaquât les Isabélites, les Narvaez et les Martinez de la Rosa, le pouvoir d'Isabelle ne fût sérieusement en péril.

Le cabinet de Madrid pressent le danger qui le menace; il a des velléités d'intervention, et il vient d'ordonner une levée de 25,000 hommes. Il n'osera pas intervenir, parce qu'il craindra l'Angleterre; dans tous les cas il n'est pas en état d'intervenir immédiatement et son intervention serait tardive. Ce n'est pas impunément qu'on impose à un peuple un pouvoir ou un ministère qui lui déplaît. Que le gouvernement espagnol dégraisse maintenant ses provinces, pour envoyer une armée sur Badajoz, les provinces, délivrées des forces militaires, s'insurgent et le danger ne sera que déplacé.

Tout dépend donc maintenant du parti que prendra l'Angleterre. Si elle se décide à protéger l'insurrection portugaise, l'insurrection triomphera; dona Maria sera renversée, et Isabelle devra trembler sur son trône. M. Guizot n'aura pas tardé à fournir à lord Palmerston un moyen de prendre une ample revanche. Lord Palmerston saisira-t-il l'occasion? Nous le présumons, quoique avec regret, puisque la France pourrait en souffrir. Son pays est irrité; il demande qu'on punisse le cabinet des Tuileries, et le ministre ne voudra pas paraître, sous le poids d'une défaite, devant le parlement qui doit bientôt s'assembler. Appuiera-t-il en Espagne Espartaco et don Enrique ou le comte de Montemolin? Voudra-t-il placer aux portes de la France un état presque républicain ou une restauration? Il serait imprudent à nous d'émettre une opinion à cet égard. Don Enrique vient de diminuer ses chances par une lettre à Espartaco, et il déclare se retirer, pour ainsi dire, de la carrière politique. Celles du comte de Montemolin s'augmentent, au contraire, de la protection des puissances du nord, dont l'Angleterre se rapproche ostensiblement depuis la funeste affaire du mariage. Mais, d'un autre côté, l'intérêt de l'Angleterre, en Espagne, est d'être propagandiste; elle est liée avec Espartaco; elle le protège, elle protège le parti progressiste. Sous quelque aspect que l'on considère la question, il n'en peut donc sortir que des événements graves. M. Guizot avait promis la paix et son imprévoyance aura, au contraire, plongé le pays dans les incertitudes d'un avenir qui n'est pas sans danger.

La question suisse est différente. La Suisse est pour nous un boulevard, un rempart; c'est une forteresse qui se garde d'elle-même et que nous n'avons besoin ni d'approvisionner ni d'entretenir. Mais cette forteresse s'est tournée contre nous en 1814 et en 1815; elle pourrait encore faire de même, et nous mettrait par là en péril; car, sous le rapport militaire, les attaques qui viennent du côté de la Suisse sont, pour nous, les plus dangereuses.

Qu'avons-nous à faire pour que la Suisse se défende toujours contre la Germanie? une chose fort simple. C'est de contribuer de nos efforts et de notre influence à établir en Suisse un gouvernement et des institutions incompatibles avec les gouvernements et les institutions germaniques. Alors, et dans l'intérêt de sa propre conservation, le gouvernement suisse ne permettra pas aux armées germaniques, qui ne manqueraient pas de le renverser, de pénétrer sur son territoire. Il refusera les passages si on les lui demande; il les défendra, si on les attaque, et, en les défendant, il nous défendra nous-mêmes. Par la seule force des choses, il deviendra ainsi notre allié. Nous l'avons avec nous au lieu de l'avoir contre nous.—(La Semaine).

CRISE DANS L'INDE.

D'après les nouvelles de l'Inde du 27 août, le Punjab était à la veille de grandes catastrophes. Conformément au traité de Kassour, c'est le 1er octobre, que l'armée anglaise devait vacuer Lahore. Lord Henry Hardinge avait

supposé que l'intervalle de six mois, ainsi laissé à la reine Chanda et à son ministre Lal-Sing leur suffirait pour établir solidement leur gouvernement. Il était d'autant plus fondé à le croire, que Goulah-Sing se trouvait désintéressé dans les nombreuses intrigues qu'il avait à long-tems agité la monarchie et que, d'un autre côté, l'armée du Khalsa avait été suffisamment châtiée pour être dégoûtée d'émeutes.

Mais Lal-Sing et la reine, au lieu de songer à se consolider, n'ont pensé qu'à mener joyeuse vie; leur cour, protégée par les baïonnettes anglaises, n'a pas été moins dissolue qu'autrefois; leurs orgies n'ont pas discontinué; seulement, il y a eu un peu moins de bruit et de scandale. Jusqu'à son arrivée au ministère, Lal-Sing n'était que méprisé; on voyait en lui un parvenu sans courage et sans mérite. Depuis, en violant tous les usages et en blessant tous les préjugés de ses compatriotes, il s'en est fait détester, et la masse du peuple n'attendait que le départ du dernier escadron anglais pour se soulever et égorger la reine avec son amant.

Lord Hardinge ne se faisait aucune illusion à cet égard. Aussi, tout en se préparant à retirer au 1er octobre, la division anglaise cantonnée dans le Punjab, il rassemblait des forces considérables, tant à Feroze pour qu'entre le Sutledge et le Bias, pour être à même de tirer des événements le meilleur parti possible. Le soulèvement des populations contre l'autorité de la reine sera le signal de la rentrée immédiate de l'armée d'occupation à Lahore puis elle deviendra subsidiaire, c'est-à-dire qu'elle sera définitivement installée dans le pays, dont elle constituera désormais exclusivement la force armée, et dont elle absorbera tous les revenus. « Le royaume de Lahore, disent les Débats, sera ainsi ainsi la destinée commune et devra être classé dans la même catégorie que Oude, Hyderabad, Napore, etc., dont l'existence politique n'est plus qu'un vain simulacre, absorbée qu'elle est en effet, par la protection de l'Angleterre.

En sera de même infailliblement de Goulah-Singh, que cette puissance a constitué gouverneur indépendant de Jamon; ou plutôt ce personnage, attirant une guerre par son ingratitude et ses menées contre les anglais, s'en verra vaincu par eux, et de son pouvoir éphémère il ne conservera même pas le titre nominal.

En dédommagement de la protection qu'il accordera au Punjab, lord Hardinge a, dit-on, l'intention de se faire concéder par Lal-Singh le territoire et la capitale du Multan, centre riche et industriel, où les anglais pourraient établir un vaste entrepôt commercial. « Le jour où Multan, ajoutent les Débats, arborera le drapeau britannique ouvrira une ère nouvelle de grandeur et de prospérité pour la domination anglaise dans l'Inde. »

Une pareille éventualité doit fixer l'attention des hommes d'état.

— Au premier septembre le choléra avait cessé à Taberan, où il a enlevé, dit-on, 7,000 individus. Le shah a perdu le plus jeune de ses trois fils; six princesses et plusieurs princesses de la descendance de Fethi-Ali-Shah ont succombé.

Le docteur Cloquet a pu sauver la mère du prince royal et la fille unique du shah, qui vaient été atteintes du fléau.

RUSSIE.— On sait qu'un des fils de Chamill, le héros du Caucase, fut fait prisonnier, il y a quelques années, dans une rencontre; il n'était âgé que de huit ans. L'empereur le fit élever d'une manière distinguée, et le plaça à l'école militaire, où il fit de rapides progrès et se signala comme un des meilleurs élèves. Jamais il ne parla de son père, et semblait avoir oublié les lieux de sa naissance; ses camarades eux-mêmes et ses professeurs ignoraient son origine, et il figurait sur les états sans un autre nom que le sien. Il sortit de l'école militaire au mois de juillet dernier, et fut envoyé comme élève sous-lieutenant dans le régiment de Finlande. Il y a un mois, il a disparu tout-à-coup laissant une lettre adressée à son colonel, dans laquelle il lui apprenait la vérité sur sa naissance, et lui disait que, quoique jeune encore, son cœur n'avait jamais cessé de battre pour la patrie absente et qu'il allait rejoindre son père et ses frères. Cette nouvelle a produit dans le pays la plus grande sensation. Le jeune Chamill, qui n'est âgé que de dix-huit ans, émit estimé de tous ses camarades, qui aujourd'hui ne peuvent s'empêcher d'admirer son courage et l'héroïque patience qu'il a montrée pendant si longtemps. On suppose qu'il est parvenu à gagner la Suède. On a arrêté une famille de riches paysans finlandais soupçonnés d'avoir favorisé sa fuite.

LETTRES ESPAGNOLES.

MADRID.

Il y a déjà long-tems, Monsieur, que pour accomplir ma promesse j'ai écrit de vous ce que et vous donner le détail des fêtes dans lesquelles Madrid a subi sa somnolence habituelle; mais comment trouver une heure au milieu de ce bruit, de ce dénuement, de joie?— Durant huit jours ce n'était que fêtes, feux d'artifices, courses de taureaux, etc. L'Espagne entière semblait s'être transportée à Madrid. Navarrais, Catalans, Gascons, montagnards de la Sierra de Rouda, enfans de la Gallicie et des Asturies, tous les Français de la Péninsule enfin, abjurant toute haine, se donnaient la main à la puerta del sol, et réalisaient pour la première fois le grand rêve de l'unité monarchique de l'Espagne. Je n'entreprendrai pas, vous le concevez, Monsieur, de vous donner une cent et unième description des fêtes du mariage. Vous savez ce que disait, en parlant de Madrid, le capitaine Muller dans son voyage resté célèbre: « Je visite en ce moment la huitième des sept merveilles du monde. » Eh bien! ce mot qui vous paraît peut-être paradoxal, à vous qui êtes fier de votre grand et beau Paris, a été littéralement vrai du 10 au 15 octobre 1846. Imaginez la magnifique promenade du Prado et les admirables avenues qui l'entourent, garnies, comme un pays enchanté, d'ifs, de girandoles, de lanternes de couleur. Les rues d'Alcala,

de la Monter, de Fuencarral, etc., avec leurs hôtels de grands seigneurs, sont ornés de draperies de tentures, de tapisseries, et de transparents. Tous les monuments publics, — l'Amérique réal, dont la galerie d'armes anciennes a été si bien décrite par un de vos savants compatriotes, — l'arsenal, le bureau-rito, la casa del ayuntamiento, — autrement dit l'Hôtel de Ville, sont illuminés.

Ce ne sont que feux, ce ne sont que feux.

Et puis, pour couronner tout cela, des courses de taureaux, des courses royales ! Vous ne sauriez vous figurer quel effet ce dernier mot produit sur le peuple de Madrid. La politique, les salons, la révolution de Portugal, tout s'oublie en pareil cas, — tout cède à cette grande et universelle préoccupation, — se procure des billets. A tout prix il faut en avoir. Les pères, les maris, les cousins sont au désespoir, car leurs bourses n'y suffiraient point ; et comme le disait alors, par un rapprochement bizarre, un de nos amis, si dans l'antique Rome il y avait eu des fêtes pareilles et des noces royales, Tarquin, au lieu de s'en aller les mains dans les poches tenter la vertu de Mlle Collatin, serait allé la trouver avec un billet donnant entrée aux courses de taureaux ; et, qui sait, cela aidant, s'il fut devenu plus tard victime de la malsaine humeur de Brutus, et si Phéronie de cette barbare tragédie se serait enfuie un poignard dans le cœur !

Le côté plaisant des fêtes a été la vanité et le ridicule du nombre immense de banquiers, de députés et autres hommes plus ou moins importants qu'on a saisis de croix, de écharpes, de titres de comtes, de marquis, de grands d'Espagne, etc. Rien qu'avec les grands cordons de toutes sortes qui ont été distribués à l'occasion du mariage de la reine, on pourrait auto-irradiation la hauteur de la grande pyramide et envelopper de bandelettes, comme des momies, tous les généraux, les membres du sénat et le corps diplomatique entier.

Le bal donné au Palais par la reine, a été féérique. Strauss et son orchestre s'y sont spécialement distingués. La reine et sa cour qui venaient pour la première fois s'en sont très bien tirés et ont paru prendre goût à cet exercice. Qu'il y a loin de là au temps où quiconque touchait le corps de la reine était déclaré criminel de lèse-majesté !

Vos compatriotes, poètes ou prosaïstes ont eu un beau succès. Monsieur, il s'en est rencontré bien, on a trouvé qu'ils écrivait peu, et que ce n'était pas la peine de venir d'aussi loin que Paris, pour applaudir aux lectures de nos poètes. La critique espagnole et la manière de composer *un olla podrida*. Pourvu encore que votre historiographie ne dérive pas les fêtes du mariage avec autant de liberté qu'un de ses amis et rivaux qui est Français, qu'il n'ajamais quitté Paris, vous a écrit le célèbre *L'Empire*, dans un livre intitulé : *La Cuisse de la reine*.

Selon l'usage, l'*Ayuntamiento* de Madrid a offert à la reine un *album* magnifiquement enluminé, et rempli de cent cinquante de pièces dues à nos principaux poètes. Parmi ces compositions il y en a de charmantes que nos journaux ont publiées ; mais, — ce qui montre que notre poésie a encore beaucoup à faire sous le rapport de l'expression, — elles sont infiniment trop mythologiques par la pensée et l'image.

Rien de bien nouveau sur notre théâtre. On a rematé pour le mariage de la reine, les *amants de Truel*, de M. Hartzousski. Ce drame, est un de nos meilleurs, et dont neuf années d'existence n'ont fait que consolider le succès, a été très applaudi surtout par vos principes qui en suivaient les péripéties avec un certain enthousiasme.

Aujourd'hui Madrid a repris son silence et son calme. Tout est de nouveau en repos, jusqu'au moment où sonnera l'heure des drames du baptême. La littérature et les arts reprendront bientôt leur train habituel encore suspendu. Je continuerai donc, si vous le permettez, à vous donner de leurs nouvelles.

Je suis, Monsieur, etc. Don Ochoa.

CHRONIQUE RELIGIEUSE. — Les *Notizie del Giornale*, du 24 septembre, annoncent qu'une députation de la ville de Sozoe, avant à sa tête le zafalonier, est venue déposer aux pieds du respectueux honnêtement de ses félicitations de son dévouement. Le Saint-père l'a reçue avec une touchante bienveillance, et a donné au zafalonier, pour tous ses concitoyens, la bénédiction apostolique.

Dix ou douze sœurs de la Charité viennent de s'établir dans une maison acquise par elles à Londres. Elles s'occupent, comme le font toutes ces respectables religieuses, du soulagement et du service des pauvres infirmes, ainsi que de l'instruction des jeunes filles.

On annonce, en même temps, qu'une nouvelle église catholique vient d'être construite à Conl-Anguas, près de Skenferth, principauté de Galles, qu'elle a été consacrée le 22 septembre.

Une lettre de Rome dit que le pape Pie IX poursuit avec énergie la répression des abus de pouvoir commis par les fonctionnaires, et qu'il aime mieux examiner les affaires lui-même que de juger sur des rapports. Le gouvernement pontifical va s'occuper de réviser le système des poids et mesures, et on le dit résolu à ne plus tolérer le cumul des places.

Le 17 septembre, on a jeté dans le Tibre, par ordre supérieur, toute la farine destinée à la garnison de Rome, attendu qu'elle était de mauvaise qualité. Désormais, la farine sera tirée de l'intérieur, et il est défendu d'en faire venir de l'étranger.

On a, le même jour, distribué du pain aux troupes suivant l'usage. D'après un ordre formel, l'inspecteur en chef devra être présent à toute distribution, et deux pain seront envoyés sous cachet au général commandant et au ministre de la guerre.

Ce dernier fonctionnaire en a envoyé un au pape et un autre au cardinal Gizzi.

Le Saint-Père a fait cadeau au cabinet de zoologie de Rome, d'une belle collection d'oiseaux de Nubie, et de mammifères du Sénégal.

Huit religieuses de l'institut des sœurs de Notre-Dame vont partir, le 30 de ce mois pour l'Oregon. Elles vont rejoindre les six religieuses du même institut, parties il y a deux ans pour se vouer comme elles à l'instruction et à l'éducation des peuplades de cette région.

Faits Curieux.

INSTINCT DES ANIMAUX. — On cite d'incombrables exemples de l'instinct des animaux ; on voit un que nous livrons à l'appréciation des naturalistes. Depuis cinq ans, dit un journal anglais, un vieux coq de bruyères a l'habitude de venir chaque année, vers les premiers jours du mois d'août, se réfugier à Londres, où il reste pendant toute la durée de la saison de la chasse. Cette année, il était accompagné d'un autre coq noir et de trois jeunes oiseaux de la même espèce. Ils se sont installés dans Leicester-Squire.

FÉCONDITÉ ET FOLIE. — Une femme de 21 ans se rendant, le 29 Septembre, de l'arrondissement de Barcelone où son mari exerce l'état de maçon s'est sentie tout à coup prise de douleurs, à la suite desquelles elle accoucha de neuf enfants parfaitement bien formés, mais sans vie. Il lui restait quatre heures à faire pour arriver à sa destination ; elle continua sa route, chargée de sa nombreuse progéniture ; cependant ses forces ne tardèrent pas à l'abandonner ; elle fut contrainte de s'arrêter dans le village le plus proche. Le *Heroldo*, qui publie cette nouvelle, ajoute que, depuis lors, cette femme a complètement perdu la raison.

HORTICULTURE. — Un phénomène d'horticulture captive en ce moment à Yvetot, quartier de Mézerille, l'attention des amateurs et fait l'étonnement de tous ceux qui en sont témoins. Un pommier chargé de superbes pommes grises, a refleurie dernièrement comme si nous n'étions qu'un mois de mai ; par suite de cette seconde floraison, de nouvelles pommes se sont nouées, et aujourd'hui elles sont grosses comme des noix. Cet arbre vraiment curieux, qui donne ainsi en 1846 deux récoltes, dépend d'une propriété de M. Guérault-Henriault, de cette ville. Il faudrait sans doute, disent les anciens, remonter bien haut pour trouver l'origine ou un semblable phénomène aurait eu lieu. A Paris, plus d'un phénomène semblable annonce l'été. On cite, entre autre, non loin des Invalides, dans un jardin ignoré, mais visité des rayons du soleil, un lilas verdoyant qui est couvert de belles fleurs exhalant leurs doux parfums.

PLANÈTE. — La nouvelle planète de M. Leverrier a été aperçue à Londres, mercredi soir par M. Bishop, qui a un observatoire dans Regent-Park. Il l'a vue parfaitement, malgré le clair de lune, et quoique le ciel fût un peu brumeux. Ce nouvel astre a l'apparence d'une étoile de huitième grandeur, mais un diamètre de deux ou trois secondes. Elle était, le 30 septembre, près de l'étoile 33 du versseau, par 8 heures 17 minutes 21 secondes au temps moyen de Greenwich. Son ascension droite était de 21 heures 52 minutes 47 secondes 13 centièmes, et sa déclinaison de 13 heures 27 minutes 20 secondes.

CHEVEUX DU DIMANCHE. — Anais L., une de ces charmantes petites balles que M. Duchâtel réunit quelquefois à ses bals d'enfants, est la fille d'une dame fort coquette et surtout fort habile à se servir de toutes les armes que l'art peut donner à la beauté. Elle sait au besoin.

Des plus adroites mains emprunter le secours. Malheureusement, la charmante dame ne s'est pas assez défendue de l'innocente indiscrète, imprudemment admise dans le cabinet de toilette. Anais était venue dernièrement passer une après-midi chez la comtesse, qui se plaisait à écouter son babil, lorsque, prenant le sérieux commun à tous les enfants terribles, prêt à commettre quelque chose, la jeune fille s'écria tout à coup : « Bonne amie, montre-moi donc tes cheveux des dimanches ? mais les voilà sur ma tête, fit M^{lle} Duchâtel ; — Ah ! tiens Tu as toujours les mêmes, toi ; manan n'est pas comme ça, elle en a de bien plus beaux pour les dimanches ; mais les jours qu'elle ne sort pas, elle les serre dans sa toilette. (Coraire.)

GUANO. — Rien de nouveau sous le soleil ! Ce proverbe est, en tout, d'une vérité frappante. Que n'a-t-on pas dit du guano, comme découverte nouvelle. Eh bien ! ceux qui s'en attribuaient l'honneur n'étaient que des plagiaires. Voici ce qu'en effet nous lisons dans une note du *Journal de la Librairie* : « Des le commencement du siècle passé, on connaissait le guano dans le *Nouveau Mercure*, janvier 1717, on lit, page 163 : « Nous sommes mouillés entre deux petites montagnes toutes blanches de fientes d'oiseaux. Il y en a une si grande quantité que fort souvent ils nous déroberont la clarté du soleil. Les Espagnols s'en servent comme d'un excellent fumier, dont ils chargent, tous les mois, quelques vaisseaux pour les transporter à Lima. »

UN EFFET DE LA TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE. — Le télégraphe électrique vient d'être employé sur le chemin de fer de Birmingham d'une façon assez singulière. Un boucher venait de monter avec son chien dans une des voitures attendant au convoi qui allait quitter la station de Easton-Square, lorsqu'un employé se présente et vient réclamer le prix de la taxe imposée sur les animaux. Le boucher se fâche refuse de payer ; on le force à descendre, et déjà la querelle s'échauffait, lorsqu'un même moment un coup de sifflet se fait entendre, et le convoi se met en mouvement ; mais, au même instant aussi, le boucher se retourne, suite lestelement dans la voiture avec son chien, en riant aux éclats du tour qu'il venait de jouer à l'employé.

Malheureusement notre homme avait compté sans le télégraphe électrique ; car à peine était-il au débarcadère de Birmingham, qu'il était aussitôt appréhendé au corps et sommé de payer la place de son compagnon de voyage, sous peine d'être conduit au bureau de police. L'électricité, plus rapide que la vapeur, avait envoyé en un clin-d'œil, aux autorités de la station, le signallement de l'homme et de son chien.

1847. — Cette année commencera un vendredi. Elle sera signalée par quatre éclipses.

Le *Canadien* de Québec est enfin poussé à bout. Il en est résulté une boutade contre l'administration actuelle dans son numéro du 18. Il se plaint que le grand District de Québec n'est pas représenté, est-ce que celui de Montréal le serait par hasard, par MM. Smith, Papineau et Daly ?

Voici l'article du *Canadien* : « On nous informe que M. Robert Symes est nommé secrétaire de la commission des incendies de Québec !!! Notre pauvre administration semble jouer de son reste. Si son but avait été de se dépopulariser à Québec, elle n'aurait pas pu faire un meilleur choix. M. Symes a eu le talent de se faire détester de la population Canadienne-française, et même la population anglaise en général, qui l'apprécie à sa valeur comme homme public. Pâ décoré du titre de *busy body*. Voilà pourtant l'homme qu'on a été choisir parmi tant d'autres pour le mettre en contact avec ceux parmi lesquels il a su se rendre si impopulaire. Il est vrai que le grand district de Québec n'a personne qui le représente au conseil exécutif, et il paraît que l'on ne consulte personne en dehors du conseil, dans les nominations pour ce district. »

Nous apprenons avec plaisir que la sentence de Robert qui devait être pendue à Trois-Rivières aujourd'hui a été commuée hier en une réclusion perpétuelle dans la pénitencière de Kingston.

Un enfant de 10 ans, fils de William Boe de St. Laurent, a été tué mardi dernier par un cheval. L'enfant le conduisait à l'eau, quand le cheval se retournant brusquement, le renversa, le foula aux pieds avec tant de cruauté que l'enfant expira immédiatement.

L'arrivée de la maille d'Europe nous fait remettre la publication d'articles écrits pour ce numéro.

LA LECTURE DE M. PARENT. — Nous avons entendu, hier soir, avec la plus vive satisfaction, la lecture de M. Parent sur « l'importance de l'Étude de l'Économie politique. » Il y avait 150 à 200 personnes présentes. Nous devons reprocher à nos concitoyens leur indifférence en fait de science et d'intelligence. Toute la population éclairée de Montréal devrait assister à de pareilles lectures. Hier soir, le sujet était assez intéressant et important. M. Parent a fait le plus remarquable discours que nous ayons entendu de longtemps. Il a été continuellement interrompu par de vifs applaudissements. Si son sujet était vaste et difficile, sa plume s'est montrée féconde, alerte et judicieuse. Le fond était rempli de savoir, de vues larges, d'aperçus nouveaux ; la forme brilloit par une diction élégante, vigoureuse, et pleine d'originalité. Ce travail doit faire sensation dans la province, car l'auteur ne nous a pas épargné, surtout à nous, jeunes Canadiens, ses avertissements salutaires, ni mêmes les prophéties redoutables. Puisse nous en profiter !

Mardi prochain, nous publierons cette lecture, nos lecteurs pourront juger eux-mêmes, si ce que nous en disons, est exagéré.

CONCERT DE M. SCHALLEHN. — La visite que nous recevons si souvent à Montréal de fort mauvais artistes, nuit considérablement aux bons. Nous avons pu le voir, mardi dernier, il n'y avait à peine 200 personnes au Concert de M. Schallehn. C'est une honte pour nos dilettanti. Ils ont vraiment perdu une bonne fortune musicale. Les morceaux exécutés ont fait fureur. Les brillantes variations sur la clarinette de M. S. lui ont valu des tonnerres d'applaudissements. Van Maanen, comme toujours, a été inimitable sur son violon. Le *Carnival de Venise* a été accueilli par force bravos. Le grand Duo Concertant de Kalliwada pour le piano et les deux violons de S. et V., est admirable de grâce et d'harmonie. M. Berlyn s'est surpassé sur le piano, il n'y a que lui, pour tirer ces sons étonnants prodigieux sur cet instrument. Tout, jusqu'au Chœur de Chant du *Rifle Brigade*, a été parfait.

Le prochain Concert, si la salle n'est pas encombrée, les gens de Montréal n'auront pas la bonne musique.

TERRENEUVE. — La législature de cette île est convoquée pour le 1er décembre.

La reconstruction et l'amélioration de la ville de St. Jean paraissent avancer avec rapidité ; cependant quelques uns des journaux se plaignent de la lenteur du gouvernement colonial.

Une pétition a été présentée à l'Administrateur du gouvernement par les habitants du Port-de-Grace, qui estiment à £3000 leurs pertes causées par les tempêtes récentes. — *Canadien*.

Commerce du Nouveau-Brunswick. — La Gazette officielle de Frédéricton publie un état des importations du Nouveau-Brunswick pendant l'année 1845. Les importations évaluées, en 1844, à \$50,099 livres Sterling, se sont élevées en 1845, à £1,084,154, ce qui fait une augmentation de £234,032. Les exportations, dont la valeur en 1844 avait été de £398,837, et évalués pour 1845 à £787,624 ; augmentation £188,787. Le nombre total de vaisseaux expédiés on donne au port de St. Jean, en 1845, a été de 3,121, jaugeant 486,389 tonneaux, et manœuvrés par 21,550 hommes ; en 1844 il avait été de 2777, jaugeant 439,177 tonneaux ; augmentation, 344 vaisseaux et 47,812 tonneaux. La valeur des exportations à la Grande-Bretagne, l'année dernière, a été de £667,937 stg. et celle des importations de la Grande-Bretagne de £605,908 ; ce qui laisse une balance £62,029 en faveur de la colonie. On estime que le commerce des bois du Nouveau-Brunswick emploie directement 40,000 personnes, et indirectement presque autant encore. — *Id.*

La pêche du maquereau, a été très abondante cette année sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse. Il se vend frais sur le marché d'Halifax, au sortir du bateau, 4s. à la doz., et il faut environ 20 doz. pour remplir un baril. Il revient salé, à 1s. le baril environ. — *Id.*

ÉTATS-UNIS.

Les nouvelles qui nous arrivent ce matin des États Unis indiquent de la part du gouvernement Américain l'intention bien arrêtée de pousser la guerre du Mexique avec vigueur.

L'Union de Washington du 13 novembre, nous apprend que l'emprunt des \$5,000,000, sollicité par le secrétaire du trésor, est complètement réalisé. La plupart des offres ont été faites au pair, et le montant des sommes offertes a excédé les \$5,000,000 demandés.

Le Président a fait une requisiion pour encore 7,000 hommes de troupes pour continuer la guerre.

Les nouvelles de l'Escadre du Blocus disent qu'une attaque infructueuse a été faite contre Alvarado. On se préparait à réparer cet échec en faisant une expédition contre Tabasco. Au reste l'échec d'Alvarado est insignifiant. On a seulement échangé de part et d'autre quelques coups de canon.

EXPÉDITION DU NOUVEAU MEXIQUE.

Le général Kearney est parti de Santa-Fé le 23 octobre, pour la Californie.

Par une proclamation en date du 22 septembre, 1846, le général Kearney, agissant sous l'autorisation du président des États-Unis, a organisé l'administration pour le territoire du Nouveau-Mexique.

Ces nouvelles sont de la dernière importance ; si véritablement le général Kearney a agi en organisant l'administration territoriale d'après les instructions du Président, le nouveau-Mexique est de fait, annexé aux États-Unis, et bientôt on pourra dire aux Mexicains comme autrefois à propos du Texas, qu'il y aurait folie de leur part à revenir sur un fait accompli. Les Américains vont vite en besogne ; une presse est partie, depuis quelques jours déjà, de Saint-Louis pour Santa-Fé ; nous enregistrons, pour le Mexique, que cette folie en ne se soit laissé prendre irrévocablement ce que, peut-être, il aurait pu vendre.

A NOS ABONNÉS.

Ceux de nos Abonnés des campagnes à qui nous avons adressé des comptes, voudront bien les solder au plutôt, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

La 9e Livraison de l'ALBUM de *La Revue Canadienne*, sortira à la fin de la semaine prochaine.

BULLETIN COMMERCIAL.

Liverpool 3 Novembre, 1846.

Une baisse considérable a eu lieu en Angleterre, sur les produits. A Liverpool elle était de 2s. 6d. par baril de fleur canadienne et américaine. Le blé a baissé également de 3d à 4d. par 70 lbs. Le blé d'Inde tient encore ses prix pour livraison immédiate, mais les ventes sont lentes et annoncent la réaction.

Blé canadien, rouge, par 70 lbs. 8s. 6d. à 9s. Do. blanc do 9s à 9s. 6d. Pois Canadien, blancs, 48s à 50s. Fleur canadienne par 191 lbs. 34s à 35s. Fleur américaine 34s à 35s. do Inférieure 39s à 30s. BOIS. — Pin jaune 1s. 5d. à 1s. 6. Pin rouge 1s. 10d. à 2s.

Par J. D. Bernard.

VENTE DE PIANOS ET DE PLACAGE.

AUX magasins du Soussigné, LUNDI matin, le 23 du courant, seront vendus sans réserve : 5 caisses de bois de Placage comprenant environ 15000 pieds d'acajou ondt et ombre, et un lot de bois de Rose.

Un grand Piano carré en acajou, cadre en fer, fait par Wilkins & Newhall de Boston. — Conditions Faciles. — Vente à DIX heures. J. D. BERNARD. 20 nov.

VENTE ÉTENDUE DE MARCHANDISES CONVENVABLES à la Saison.

AUX magasins du Soussigné, SAMEDI prochain le 21 et LUNDI, le 23 du courant sera offert à l'Enca Public, par Catalogue, 300 Lots de MARCHANDISES de Laine, de Coton, de Soie et de Toile, et un assortiment considérable de Coffres de Marchandises appartenant à divers États de Banqueroute.

Un assortiment considérable de PELLÈTERIES manufacturées et non manufacturées pour les Dames et Messieurs. Pour les particularités voir les petites affiches au jour de la vente. — Termes Libéraux. — La vente chaque jour à UNE heure. J. D. BERNARD. 20 nov.

VENTE DE MARCHANDISES d'automne et d'hiver.

NOUVELLEMENT IMPORTÉES. Pour Clorre. — Par Catalogues. PAR LOTS ET PAR BALLOTS

AUX Magasin de M. JEAN BRUNEAU LUNDI le 30 NOVEMBRE courant, et les Jours Suivants. LE TOUT SANS RÉSERVE. Consistant en Draps, Casimirs, Drap de Pilot Drap de Castor, Étoffe du pays, Flanelles de toutes couleurs, Carisés et Serges blancs, Mérinos, Orléans laurés, Alpaca, Plaids, Camelot caraculé, Couvertes, Couvertes à Cheveux, Toile d'Irlande, Dowlas, Coton blanc, Coton rayé, Cravats, Bourrages, Coton gris, Châles, Mouchoirs, avec une grande variété d'autres articles.

Aussi par Ballots. 4 caisses de Fil de Chanvre, noir et drab, Coton gris de 72, 40, 36, 32, 30, et 24 pouces de large. 8 caisses Patrons de Veste assortis, 3 Ballots de Crouil de 6-4, 4 do do 8-4, 7 do de Canvas Nos 1 2 3 4 5 et 6, 5 caisses de Chapeaux de pèche, 3 caisses Gants du Drap et de Cachemire, 4 caisses de Bonnets de Soielette gris et noir, 2 caisses d'Épingle Nos de 6 à 10, 2 balles Chaussons de laine, 2 do de swanskin, 3 do de Crémouilles en laine, 15 do de Couvertes, Mackinac, à Point et Rose, 2 do Tapis Russo, 12 caisses d'Indienne d'Automne d'un goût nouveau, 100 douzaines Ceintures rouges, 600 do Poches à Bleu, 10 balles de Hardes faites pour l'hiver, Conditions faciles et sur un nouveau système. La Vente commencera chaque jour à UNE heure, P. M. 20 nov. J. D. BERNARD.

LA STE. CATHERINE, GRANDE SOIRÉE PUBLIQUE

Sous le Patronage DES DAMES CANADIENNES, Représentées par M^{mes}. LACROIX, SELBY ET BOURRET.

LES Dames et Messieurs de Montréal, ont respectueusement invités à assister MARDI, le 24 courant, ville de la Ste. Catherine, (ancienne fête canadienne) à une SOIRÉE PUBLIQUE donnée à l'Hôtel Donegan, sous le patronage des Dames nommées ci-dessus, qui ont bien voulu se rendre à l'invitation du comité. Rien ne sera épargné pour rendre la soirée agréable. Les Dames patronnes de la soirée prendront le fauteuil à HUIT heures et demi. Cartes d'admission : 10s, pour un Messieur accompagné d'une ou plusieurs Dames. On pourra se procurer des Cartes à l'Hôtel Donegan, LUNDI, le 23 et MARDI le 24 courant depuis 10 heures à M. jusqu'à 4 heures P. M. Des listes de souscription sont ouvertes chez Messrs. Fabre et Cie, Mead et Cie, Boulanger, Boivin, Dr. Trudeau, M^{me} St. Julien, Hôtel de Québec, Hôtel Daley et spécialement à l'Hôtel Donegan. Par ordre du Comité. L. DELORME, Secrétaire. 17 nov.

Le VENDREDI prochain, 2 OCTOBRE, les Steamboats St. Louis Richelieu Fire-Fly, partiront de Montréal à 3 heures précises de l'après-midi, 20 septembre.

UN MÉDECIN Muni de bonnes recommandations et qui serait marié trouverait un grand encouragement dans le prochain St. Edouard. Il lui faudrait venir immédiatement.

AUX COMMIS MARCHANDS CANADIENS.

VOUS, les sous-signés, invitions nos compagnons, les Commis Marchands de cette ville, de vouloir bien assister à une assemblée qui aura lieu à l'CHAMBRE de NOUVELLES de l'INSTITUT CANADIEN, CE SOIR à NEUF heures P. M. Le but que l'on se propose est de solliciter les marchands Canadiens de fermer leurs magasins à 8HEPT heures P. M. durant l'hiver. J. B. ERIC DORION, ALEX. MOUSSEAU, GUILLAUME GIROUX, BENJAMIN GIROUX, T. LAFRICAIN, F. EDMOND DORION, 20 nov.

CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL De l'année 1847 pour Montréal.

A vendre par E. F. FABRE, Rue St. Vincent, No. 3.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE CANADIENNE D'E. R. FABRE & CIE.

DICTIONNAIRE National ou Grand Dictionnaire de la LANGUE FRANÇAISE, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent, et dans lequel toutes les définitions, toutes les acceptions des mots et les nuances infimes qu'ils ont reçues du bon goût et de l'usage, &c. &c. le tout qui présente l'examen critique des Dictionnaires les plus estimés et principalement de ceux de l'Académie de Laveaux, de Boile et de Nodding. Par M. BESCHEREILLE, Auteur, Paris 1845 & 1846, 2 forts vol. 4s. 20 nov.

